

plot. Le signal qui devait commencer votre triomphe et ma chute devient celui de votre infamie et de votre supplice.

Ici le rideau qui couvrait une partie de la salle s'ouvrit, et l'on aperçut la garde armée entourant un tribunal, avec des juges qui prononcèrent à haute voix la sentence de mort du prêtre et du noble, convaincus de haute trahison.

CHAPITRE XXV.

LA SENTINELLE.

Kasimir avait atteint le but qu'il s'était proposé. La nuit de Sainte-Ursule s'était passée avec quelque tumulte, mais sans qu'une goutte de sang eût été répandue. Les crieurs publics allaient partout, proclamant le complot découvert et les chefs arrêtés, qui attendent le supplice. L'évêque de Krakovie,

entouré d'un cortège de prêtres, parcourt la ville à la lueur des torches, en prêchant l'amour et la fraternité. Le roi, de son côté, entouré de ses chevaliers les plus dévoués, et d'une garde nombreuse, se montrait partout, prêt à pardonner aux hommes égarés, prêt à punir les moteurs des massacres. Les conjurés, apprenant l'arrestation de leurs chefs, se cachèrent, ou, s'ils firent quelques tentatives pour exciter la foule, furent bientôt forcés de se retirer. Des fanatiques brisèrent les vitres de quelques maisons, en criant : *Mort, mort aux Juifs!* Mais là se bornèrent les scandales de cette nuit, qui devait être témoin d'une révolte générale, et du massacre d'un peuple. Le sang ne coula point, la religion du Christ ne fut pas outragée. Quant aux Juifs, ils eurent la prudence de ne point se montrer; enfermés dans leurs maisons, prêts à se défendre,

ils attendaient leurs oppresseurs, et priaient. A trois heures après minuit, tout était tranquille; le foule se retira, le silence régna. Seulement, par luxe de précaution, des patrouilles à cheval parcouraient les rues de la capitale.

Kasimir retourna satisfait dans son château. Sans effusion de sang, il a vaincu l'influence étrangère, qui, au nom de Dieu et de la religion, voulait allumer une guerre civile pour lui arracher la couronne, et la remettre à un prince, instrument aveugle de Rome, ou plutôt d'Avignon, car c'est là que résidait à cette époque le pape Innocent VI. Pour compléter son triomphe, le roi résolut de gracier les chefs du complot, afin de leur montrer qu'il les craint peu, et de les désarmer par sa clémence. Il fit donc appeler le pan de Wola et le supérieur du couvent de Saint-Dominique.

— Vous êtes libres, leur dit-il, vous pouvez de nouveau tramer des complots, et aiguïser des couteaux pour égorger des victimes endormies. Mais, parole de Kasimir, s'il arrive à ma connaissance que vous ayez abusé de ma générosité, toi, prêtre, je te ferai noyer; toi, noble, tu périras par la faim.

La vie et la liberté rendus à un condamné, avec promesse d'oubli, si celui-ci est capable de quelque sentiment généreux, le désarmement, éteignent toute haine; tel est l'effet infailible de la clémence, sur tout homme que le crime n'a pas dépravé; il ne peut plus lutter contre celui dont il a reçu des bienfaits. Mais l'ambition du moine, l'orgueil du pan de Wola, ne pouvaient être domptés par la générosité de Kasimir; l'un et l'autre se réjouissaient d'avoir échappé au supplice; mais l'un et l'autre, tout en s'in-

clinant, multipliant leurs salutations, ne renonçaient ni à leur haine, ni à leurs projets de vengeance, et se promettaient seulement d'être plus prudents à l'avenir.

A peine le roi fut-il libre de tous ces soins divers, qu'il se retira dans son cabinet, non pour y trouver du repos, mais pour s'abandonner à ses pensées. Maintenant qu'il a satisfait aux devoirs de la royauté, il revient à sa préoccupation première; il revient à l'image de deux personnes qui l'agitent de sentiments bien divers, Esterka, Rokiczana, lui présentant, l'une, l'amour naissant, l'autre, l'amour éteint. Oh! qu'il aurait voulu être aimé de l'une, sans être maudit par l'autre! Que n'eût-il donné pour que l'amante délaissée conçût une passion nouvelle qui l'effaçât de son souvenir! Comme il s'abîmait dans ces pensées, il aperçoit tout à coup sur son bureau une lettre, et re-

connaît l'écriture de Rokiczana. Que peut-elle lui dire? lui renouveler ses reproches et ses insultes? Il ouvre le papier avec un sentiment d'impatience et de chagrin, et n'y trouve que ces mots : *Kasimir, sois heureux, je te pardonne.*

Il était préparé aux injures, aux menaces, mais non pas à cette touchante générosité; vivement ému, son premier mouvement est de la voir, de lui parler, mais il apprend qu'elle n'est plus au château. Alors il comprend que le saint évêque lui a offert une consolation, un refuge au sein de l'église. Il sent que la religion seule a pu inspirer à une amante trahie de souhaiter le bonheur de celui qui la délaisse. Le passé se ranime plus vivement dans l'esprit de Kasimir, il sent ses torts, et reste accablé de douleur.

Depuis quelque temps, il était ainsi immobile, pensif et souffrant, lorsqu'en dirigeant

par hasard son regard vers la croisée, il aperçoit une lumière dans la chambre qu'habitait Esterka, située dans la partie du château précisément en face de celle qu'il occupe. Dans cette chambre il distingue une femme. L'obscurité qui régnait autour d'elle devait lui faire croire qu'elle était à l'abri de tous regards, et cependant pas un de ses mouvements n'échappait à l'œil de Kasimir. Il la voit, placée vis-à-vis un miroir, ôter un à un chaque ornement de sa toilette, puis chaque vêtement qui la couvre. Déjà elle a dépouillé sa tête d'un turban semé de perles, elle a dénoué ses longs cheveux qui restent flottants; elle a dégarni son cou des riches parures qui l'ornaient; elle se dépouille de sa tunique, et défait le léger corset qui dessine les formes de sa taille charmante. Kasimir la considérait avec curiosité, lorsqu'elle se retourne dans

tout l'abandon du déshabillé, les épaules nues, la poitrine nue. Il voit son visage, et reste frappé, saisi, en reconnaissant la belle Israélite. L'homme le plus froid eût été ému, transporté; à la vue d'une beauté parfaite dans cet abandon séduisant, que le hasard seul peut dérober au mystère de la nuit et de la solitude. Que ne ressent pas Kasimir, en reconnaissant dans cette image enivrante celle qu'il aime, et dont l'absence de quelques heures lui a déjà causé mille tourments! Il la contemple avec extase, l'amour l'embrase de ses flammes les plus vives. Cependant le souvenir de Rokiczana, en traversant son esprit, vient l'arracher à cette contemplation dangereuse. Il tient encore sa lettre entre ses mains, cette lettre qui l'a si vivement touché. Ne doit-il pas à son sacrifice généreux de consacrer quelques moments à son souvenir?

Kasimir essaya de se vaincre, et détourna ses regards d'Esterka.

Mais que lui servit cet effort, son imagination lui rendait plus frappant, plus séduisant, le tableau qu'il venait d'apercevoir. En vain voulait-il se représenter la douleur de Rokiczana, il ne voyait qu'Esterka, dénouant un à un ses vêtements, avec des poses molles, des mouvements suaves qui le faisaient tressaillir et brûler. Il voulait voir les larmes de Rokiczana, il rencontrait les sourires et les baisers de la belle Israélite. Il ne peut résister davantage, il contemple de nouveau celle que son esprit ne peut fuir. Il la voit recouverte d'une légère chemise qui l'enveloppe, sans la cacher. Sa taille se dessine à ses yeux avec tous ses attraits, que l'imagination embellit encore. Elle est assise, la tête appuyée dans ses mains; elle aussi paraît souffrir, et ne pou-

voir s'abandonner au sommeil. Kasimir, à cette vue, qui lui va à l'ame autant qu'aux sens, n'est plus maître de sa passion; toute autre idée est écartée; il faut qu'il l'approche, qu'il lui dise mille fois à quel point il l'aime, comme elle est belle à ses yeux, comme elle règne sur son ame. Il ose entrevoir qu'elle ne le repoussera point, et qu'amante heureuse et faiblissante dans ses bras, elle le dédommagera de ses peines par la plus haute félicité.

Il sort à pas précipités, il descend les escaliers, il passe le corridor, traverse le jardin, arrive près de la chambre.

Un homme lui barre le chemin.

— On ne passe pas.

— Retire-toi, malheureux, je suis ton roi.

— Où allez-vous, sire, à cette heure?

— Qui ose m'interroger? Je vais où il me plaît dans mon palais, dans ma résidence.

— Sire, dans cette chambre repose une jeune fille.

— Je veux la voir.

— A cette heure, un père, un époux, ont seuls entrée auprès d'une femme.

— Je veux lui parler.

— C'est impossible.

— Qui m'en empêchera? Qui es-tu?

— Une sentinelle qui veille sur une vierge de Jérusalem, sang de David et de Salomon.

— Et si j'appelle ma garde pour chasser un importun.

— Alors demain, quand Israël apprendra qu'on a profané l'asile offert à une de ses filles, tout son peuple quittera en masse la terre maudite, où les nobles et les prêtres

attendent à leurs jours, et le roi à l'honneur de leurs vierges.

« Oh ! sire, ajouta Ben-Joseph, ne vous offensez pas de mes paroles hardies. Voyez-vous, à nous malheureux, tout notre bonheur, c'est notre foi dans le Dieu d'Abraham; tout notre trésor, c'est cette famille élue, dont doit sortir notre Messie, notre libérateur.

« Il y a peu de jours, vous m'avez promis aide et protection pour notre peuple malheureux; eh bien ! c'est à genoux que je vous supplie; demandez nos vies et nos fortunes, disposez de nos biens et de nos personnes; mais respectez notre croyance, respectez le sang de nos rois.

Cet appel à sa générosité, plus encore que les menaces de Ben-Joseph, firent revenir Kasimir à sa bonté et sa justice naturelles.

— Tu te trompes, répondit-il, si tu penses

que je vienne ici pour attenter à l'honneur d'une jeune fille; je voulais voir Esterka. Mais, puisque ma présence en ce moment peut être mal interprétée par son plus dévoué serviteur, eh bien ! j'attendrai à demain.

— Oh ! merci, sire. Dieu nous a bénis en nous accordant un monarque si bienveillant. Que je suis heureux de pouvoir donner à l'instant à Votre Majesté une preuve de la puissance d'Israël et de sa reconnaissance!

— Que veux-tu dire?

— Que la Pologne et votre trône sont de nouveau menacés.

— Quoi ! encore un complot ?

— Non, sire..., une invasion.

— Que dis-tu ?

— Que, dans ce moment où je vous parle, l'armée russe a passé vos frontières en brû-

lant vos villages, en exterminant vos populations.

Quelques jours auparavant, le roi n'aurait fait que rire ou se fâcher de tout homme qui se serait prétendu informé avant lui d'une nouvelle aussi importante. Peut-être l'eût-il puni comme imposteur. Mais tout ce qu'il a déjà vu et entendu de Ben-Joseph le lui fait regarder comme un homme supérieur par ses connaissances, et les moyens extraordinaires dont il dispose. Aussi loin de rire ou de se fâcher : Viens, viens, dit-il, et il retourna dans son cabinet, suivi de Ben-Joseph.

CHAPITRE XXVI.

LA POSTE JUIVE.

— Quoi! dit Kasimir, tu me parles d'une invasion, tu prétends que les habitants de la Russie Rouge portent le fer et la flamme dans mon pays! Mais c'est impossible; sans doute tu te trompes! Les Russes sont gouvernés par mon cousin Boleslas, qui m'est tout dévoué. Oserait-il lever la main sur moi,